

Ce livre est composé avec
le caractère typographique
LUCIOLE conçu spécifi-
quement pour les personnes
malvoyantes par le Centre
Technique Régional pour la
Déficiência visuelle et le studio
typographies.fr

LES GRANDES NACRES

CATHERINE BALDISSERRI

LES GRANDES NACRES

Roman



Catherine Baldisserri est représentée
par SFSG Agency.

© Éditions Julliard, Paris, 2023.

© À vue d'œil, 2024,
pour la présente édition.

ISBN : 979-10-269-0695-7

ISSN : 2555-7548

À VUE D'ŒIL

6, avenue Eiffel

78424 Carrières-sur-Seine cedex

www.avuedoeil.fr

*À toutes les Rosalia et Rosalie,
les Marion, Alba, Madeleine
et Julia.*

PROLOGUE

Fondation Prince Albert II de Monaco, Villa Girasole, le 8 avril

« De nombreuses légendes courent sur le fil de soie marin. Ma préférée est celle que me racontait Efisia, ma grand-mère. La reine Bérénice offrit sa longue chevelure aux dieux en échange de la victoire de son époux, le pharaon Tolomeo. Ceux-ci ordonnèrent à Zéphyr de l'emmener au ciel et de la transformer en constellation. Une nuit, prises de nostalgie, les étoiles s'approchèrent tant de la mer que les grandes nacres leur volèrent une

touffe de chevelure et l'emportèrent dans les profondeurs marines... »

La sonnerie du portable arrache Rosalia à son rêve. Elle ouvre les yeux, il fait encore nuit dans la chambre. Inquiète, elle décroche. Les mots du discours qu'elle a prononcés lors de son arrivée à la Fondation Prince Albert II de Monaco se mêlent à la voix aimée d'Efisia.

– Rosalia, tu m'entends ? Mai arrive !

La jeune biologiste a la tête embuée, les membres fourbus. La veille, elle a plongé dans les eaux émeraude de la presqu'île du Larvotto avec ses collègues pour observer les grandes nacres transplantées dans les fonds marins monégasques.

– Efi, je ne rentre que le 19 juin !
répond-elle en réprimant un bâillement.

– C'est en mai et juin que les grandes nacres font leurs plus longs filaments et qu'il faut descendre les voir ! poursuit Efisía, agacée. Les saisons ne sont plus ce qu'elles étaient, ma dragée. En février, dix jours de canicule ont ravagé le maquis. Maintenant avril déverse ses pluies verglaçantes. Arias m'a même dit qu'il a neigé en altitude.

Une quinte de toux l'interrompt.

– D'un jour à l'autre, des pluies torrentielles peuvent raviner les collines, drainer les pierres et les débris de minerai jusqu'aux rivages, jusqu'à nos grandes nacres, reprend-elle d'une voix plus lasse.

– Je sais, Efi, mais ne t’inquiète pas, on a encore le temps. Tu te souviens de l’année où tu m’as initiée ?

Rosalia a cette année-là tatouée dans le cœur. Pas seulement parce que le printemps et l’été avaient réchauffé l’île jusqu’au retour des atours cendrés des forêts.

– Tu avais douze ans, s’écrie-t-elle, c’était à la mi-juin.

– Rien ne presse donc, la rassure doucement Rosalia.

– Mais imagine que les herbiers de posidonies ne les protègent plus, le 19 juin il sera sans doute trop tard, marmonne encore Efisía avant de raccrocher.

Rosalia la rappelle aussitôt mais sa grand-mère ne décroche pas. Elle laisse un message : « N’oublie pas

que je suis ici pour elles aussi, Efi !
Tu sais combien l'île me manque,
surtout au printemps. Je t'écris vite.
Je t'aime. »

I

EFISIA

Bien que cernée par la mer, l'île où vivait Efisia et avant elle ses aïeux, débarqués trois siècles plus tôt d'une grande île voisine nommée Tabarka, était plus agraire que maritime. Les hommes y étaient chasseurs de lièvres, de daims, de mouflons, d'hommes aussi parfois, plutôt que simples pêcheurs. Ils arpentaient sans relâche les monts et les montagnes qui crénelaient les flancs de leur terre insulaire, montant des chevaux puissants qu'ils lançaient à vive allure une fois les plaines en vue. Nombreux étaient ceux qui considéraient la mer comme une bagatelle.

Les femmes de l'île, qu'elles aient vu le jour côté mer ou côté montagne, passaient leur temps à la maison. Jeunes mariées, elles brodaient d'un fil de soie les initiales des familles nouvellement unies sur des draps rêches. L'émotion passée, elles balayaient les sols pavés de tommettes brunes. Elles cuisinaient des pâtes de blé dur, des ragoûts de lièvre. L'été, elles préparaient les conserves de tomates pelées. Certaines se levaient la nuit pour faire le pain. Devenues mères, elles portaient les linges salis à la fontaine, les lavaient, les rinçaient à la force des poignets et les mettaient à sécher. Draps, chemises, pantalons et tissus variés pendouillaient comme les lapins suspendus aux

crochets des fermes, leurs fourrures sanguinolentes au revers de leurs têtes.

Les femmes de l'île attendaient le retour de leur homme parti pour des razzias à cheval ou d'autres trafics illicites. Elles attendaient « le mari devenu bandit ». Elles prononçaient ces mots fièrement, orgueilleusement, le buste redressé, la mantille écartée dévoilant des éclats vifs au fond de leurs prunelles. Chez Efisía pourtant, aucun homme ne revenait. Quand les voisines commères avaient droit au retour de leur bandit épuisé, à ses râles de contentement d'homme, chez Efisía seul retentissait le cliquetis du métier à tisser et parfois une étrange mélodie.